MES CRAINTES

ET MES ESPÉRANCES.

Cen
FRC
5492

JE crains tout des ſophiſmes en démocratie, & de l'erreur ſoutenue du peuple. J'eſpére tout de la religion que je profeſſe, des vertus du Roi, & de la raiſon du peuple. Voici les motifs de mes craintes & ceux des mes eſpérances.

J'obſerve que dans tous les temps, en tous lieux, les factieux, les ambitieux ont feint d'aimer le peuple qu'ils vouloient tromper, pour ſatisfaire leurs paſſions. Ils l'ont flatté pour l'aſſervir. Ils ont paru augmenter ſon aiſance pour le ruiner à leur profit. Ils lui ont dit qu'il eſt libre pour lui faire porter les chaînes qu'ils lui préparoient. Ils lui ont dit, qu'il eſt maître, qu'en lui réſide tous les pouvoirs pour ſe faire revetir de l'autorité. Ce ſont là des vérités conſignées dans l'hiſtoire. Nôtre ſituation vient les appuyer. Nos factieux, nos ambitieux ſont Mrs. Bailly, la Fayette, Mirabeau, & une foule d'autres moins habiles, mais auſſi méchants. Ils nous ont dit qu'ils vouloient nôtre

bonheur, & nous l'avons crû! c'eſt qu'en même-temps ils ont flatté toutes nos paſſions. *Liberté, égalité*, voilà les mots qu'ils n'ont ceſſé de faire retentir dans nos oreilles. L'homme ſage, reſervé dans ſes déſirs, dépouillé des préjugés de la naiſſance, & l'homme inſtruit n'ont point été la dupe du faux éclat de ces mots. Mais comme ces hommes ſont les moins nombreux, les factieux ont été écoutés, & nous ont précipités dans un abyme de malheurs.

Qu'eſt-ce que l'égalité? c'eſt un mot preſque vuide de ſens : car on ne connoit pas deux être dans la nature, qui ſoient égaux. Partout un homme eſt plus ou moins fort, plus ou moins doué des talents de l'eſprit, plus ou moins adroit dans les arts méchaniques, enfin plus ou moins recommandable dans la ſociété qu'un autre homme. Cette égalité eſt donc une chimère; c'eſt une illuſion enfantée par la vanité des ſots, & employée par les méchants pour tromper les foibles.

Qu'eſt-ce que la liberté. Ah! c'eſt une idole vraiment brillante, à laquelle les peuples ont tout ſacrifié, leur liberté même. Mais ſe ſacrifice étoit indiſpenſable, vû les paſſions de la pauvre humanité. La liberté c'eſt l'apanage de l'homme; la liberté c'eſt une propriété de la vertu. Mais conſidérez donc combien de

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

devoirs elle vous impoſe. Elle doit contenir vos paſſions par une infinité de chaînes. Elle doit vous aſſujetir aux loix de vôtre pays. Elle doit vous forcer à ne faire aucune démarche qui ne tende à opérer le bonheur de vos ſemblables. L'homme libre eſt un homme vertueux, & l'homme vertueux eſt libre. L'homme pervers n'ait jamais libre. Il ne l'auroit point été à Sparte.

Ce n'eſt point ainſi qu'on vous a préſenté la liberté ni l'égalité. Les factieux vous ont dit que nous ſommes tous égaux & tous libres, pour vous engager à détruire l'autorité légitime, l'autorité qui bornoit leur ambition criminelle. Ils vous ont repréſenté l'égalité & la liberté comme des droits de nature; & ils ont ainſi renverſé les premiers principes de la religion. Ils vous ont parlé d'égalité en vous perſuadant que vous êtes tous propres à occuper les places qui donnent les honneurs & les richeſſes. Mais ils ne vous ont point montré les peines & les ſoucis ſans nombre qu'entraînent avec eux ces minces avantages. Ils vous ont parlé de liberté en vous perſuadant que vous-êtes libres de tout faire impunément, que vôtre volonté eſt une loi ſuprême à laquelle tout doit céder. Mais ils ne vous ont pas dit que vôtre volonté ne pouvoit pas être aſſez éclairée pour faire le bien.

Que devoit-il réſulter de vôtre erreur ? que vous donneriez des honneurs & des richeſſes à ceux qui flattoient ainſi vos paſſions, qui caroiſſoient vos vices. Que vous vous jeteriez avec fureur ſur les propriétés de ceux qui en avoient plus que vous. Que vous maſſacreriez ceux dont le mérite propre où celui des leurs ancêtres avoient rendu vos ſupérieurs, ceux qui juſques-là vous avoient donné du travail pour vous faire gagner votre vie d'une manière légitime & conforme aux décrets de l'évangile, que vous méconnoitriez la voix des paſteurs, qui ne vous préchoient que la paix, la modération, & que vous les répouſſeriez avec autant d'indignation qu'ils répouſſoient le vice. Et vous ne vous-êtes pas bornés a ces atrocités, vous avez mis votre Roi dans les fers. Ce Roi dont l'unique déſir eſt de vous rendre heureux, qui ne gémit dans ſa priſon que du malheur dont ſon peuple eſt menacé, qui n'ambitionne de reprendre l'autorité que pour vous tendre une main ſecourable ſur le bord du précipice ou vous allez tomber.

Ouvrez donc les yeux, peuple égaré ! ſi vous perſiſtés dans votre erreur, je crains tout pour vous. Les richeſſes ſortiront du Royaume pour n'y plus rentrer. Alors les ouvriers des

villes reſteront ſans travail, par conſéquent ſans moyen de ſubſiſter. Alors les habitans des campagnes n'auront plus dans les ſaiſons mortes la reſſource des défrichemens, des plantations, des embelliſſemens, & alors les denrées deviendront plus rares, & ſeront plus cheres. Alors les revenus de l'Etat diminueront, & nous ne pourrons plus armer des eſcadres, tenir des armeés ſur pied pour nous oppoſer aux entrepiſes de nos ennemis. Notre commerce ſera reduit à rien. Les hommes qu'il employoit ſoit à l'extérieur, ſoit dans l'intérieur du Royaume, n'auront plus de moyens de ſubſiſtance. Cent mille hommes que le Roi paye & nourrit pour répouſſer nos ennemis ne ſeront plus ni payés ni nourris. Que déviendrons-nous dans cet excès de misère? l'héritier de 68. Rois ſeroit remplacé par un tyran qui achêveroit de nous ruiner, une juſte fureur nous porteroit à arracher celui-ci du trône qu'il auroit uſurpé. La Guerre Civile s'établiroit parmis nous. Des flots de ſang innonderoient nos campagnes, nos femmes, nos enfans pouſſeroient vers le Ciel des cris impuiſſans. Ils ſeroient égorgé ſous nos yeux. Ah! jettons un voile ſur cet horrible tableau. Peuple ſongez plutôt a rentrer dans le chemin de la vertu tracé par nos pères. Si vos

cœurs ſe laiſſent pénétrer par le repantir, le ciel aura pitié de nous. Voici mes eſpérances.

Vous appercevrez qu'un Royaume auſſi vaſte que celui de France ne peut pas ſe paſſer d'un Roi; qu'il lui en faut un vraiment Roi, revêtu d'une autorité qui n'ait de borne que la loi. Et vous redemanderez le vôtre à grands cris. Vous exigerez que ſa garde lui ſoit rendue. Celle qu'on lui a donné dans ce temps d'anarchie fait l'indigne office de Geoilier. Celle qu'il avoit, a prouvé qu'elle ſavoit ſacrifier ſa vie pour ſauver la ſienne; notre Roi libre, reprendra l'autorité dont on a voulu le dépouiller .Ses troupes rentreront ſous ſon obéiſſance: car vous leur direz qu'elles ne peuvent acquérir de la gloire, repouſſer nos ennemis, qu'en conſervant leur diſcipline dont une des premieres conditions eſt l'obéiſſance au Souverain.

Vous appercevrez qu'une nouvelle loi pour être bonne doit reſpecter les propriétés. Parmi ces propriétés, les unes ſont fondées ſur des acquiſitions à prix d'argent ,. d'autres ſur des échanges, celles-ci par des dons gratuits, celles-là enfin ont été reputées telles par une jouiſſance de pluſieurs ſiécles. Toutes ſont ſacrées. Déclarer qu'elles appartiennent à la nation, c'eſt une atrocité, qui peut avoir les ſuites les plus fâcheuſes pour nous tous. La nation s'empare

des biens, que nos pères, pouſſés par un ſimple mouvement de. piété, ont donné au Clergé. Demain elle s'empareroit de vôtre maiſon, de vôtre champ, des vos meubles, par la ſeule raiſon que la nation en corps eſt-ce qu'il y a de plus fort dans un Empire. Une nation qui perſiſteroit dans ce principe ſe plongeroit bientôt dans l'état le plus miſérable : car les particuliers ne comptant ſur aucune propriété, ne battiroient plus, n'enſémenceroient plus leurs champs, & porteroient leurs richeſſes chez l'étranger ou ils trouveroient aſile & ſûreté. Vous exigerez donc de la nouvelle loi, s'il en faut abſolument une nouvelle, que toute propriété ſur laquelle on ne pourra point prouver d'uſurpation, ou qui ſera comencé par un certain nombre d'années de poſſeſſion, ſera exactement conſervée.

Vous ne ſerez point jaloux de ceux que leurs talents, ou leurs vertus, ou ceux de leurs pères ont placé dans le Royaume au-deſſus de vous; vous n'en ſerez point jaloux, parce que vous ſentirez enfin que partout où les hommes ſont réunis, l'égalité de condition, l'égalité de fortune, ſont impoſſibles. Mais vous tâcherez de vous élever à leur niveau par toutes les qualités bienfaiſantes; & vous rejeterez les idées de force, de puiſſance, parce que l'opinion qui

éleve les hommes s'éclipſe comme un ſonge lorſqu'on ne l'acquiert que par la violence.

Vous éloignerez la ſéduction des novateurs, lorſqu'ils vous inſpireront la licence, en vous diſant que vous étiez eſclaves, & qu'ils veulent vous rendre libres. Vous vous rapellerez que l'homme vertueux n'eſt jamais eſclave. Que l'homme de bien n'étoit inquiété ſous le regne de Louis XVI. ni dans ſes propriétés, ni dans ſes actions ; que ſi les beſoins de l'Etat avoient néceſſité des impôts, nous en étions bien dedommagés par l'opulence que repandoient chez nous le commerce & la dépenſe des gens riches. Vous direz à ces monſtres qui vous ont jeté dans le délire ; que toute liberté qui fait enfreindre les devoirs ſacrés de la morale en portant les fols à dévaſter les châteaux des Seigneurs & les maiſons des particuliers, que toute liberté qui prend naiſſance au milieu de ces iniquités, eſt indigne d'être menacée par des François dont les mœurs douces faiſoient l'admiration des nos voiſins.

Alors vous ſerez heureux. Les gens riches aſſurés de poſſéder ſans troubles leur biens, feront rentrer dans la circulation du Royaume l'argent qu'ils avoient refugié chez l'étranger, ou qu'ils reſſeroient dans des caches. Le commerce reprendra une partie de ſa ſplendeur.

Les ouvriers ſeront de nouveau occupés, les uns à des travaux de première néceſſité tels que ceux de l'agriculture, & de la bâtiſſe, les autres à des ouvrages d'agrément, qui en mettant à contribution les fantaiſies de ceux chez qui ſont les richeſſes font proſpérer les gens à métier & les artiſtes.

Vous contribuerez ſans doute aux charges de l'Etat. Mais dans quel empire en eſt-on exempté? il faut des Magiſtrats pour faire exécuter les loix. Il faut des troupes pour répouſſer l'ennemi, qui voudroit envahir vos propriétés. Les individus, qui rempliſſent ces devoirs ſont payez. Il faut qu'ils le ſoient, car toute peine à ſon ſalaire. En eſt-il qui le mérite mieux que celle dont le but eſt la tranquillité & le bonheur public? pour payer ces individus il faut des impôts. Ils étoient peut être trop forts: mais ſont-ils moindres aujourd'hui dans le nouveau régime? on a diminué celui du ſel. Mais étoit-ce celui qui vous chargoit le plus? calculés combien vous conſommiez de ſel dans l'année; & vous jugerés ſi la différence que vous gagnés vous procure un ſoulagement réel: le pain, la viande, le poiſſon, les légumes, les ſalaiſons, tous les comeſtibles enfin ſont peut-être plus chers qu'ils n'étoient. D'un autre côté nous

payons les quart de nos revenus. Jamais nous n'avons été ſi fort grevés. Le Roi toujours bon, toujours juſte, inſtruit par ſes malheurs & ceux de ſon peuple, portera dans la partie des impôts, une attention bienfaiſante; & vous ſerez ſoulagé dans peu.

Les bienfaits de ce Prince ne vous aveugleront point. Vous réfléchirez qu'il eſt dans les choſes poſſibles que ſes ſucceſſeurs apportent ſur le trône des intentions moins pures, & qu'ils ayent le déſir d'abuſer de leur autorité. Vous établirez pour les contenir, dans des juſtes bornes, des grands corps prépoſés à les rappeller ſans ceſſe à la loi. Ces corps vous les aviez : la nobleſſe, le clergé & les parlemens ſurtout poſſédant les richeſſes, & ſupportant par conſéquent la plus grande partie des impôts, ils avoient ſans ceſſe l'œil ouvert pour en arrêter les abus. Vous demanderez ſans doute qu'ils reprennent leur puiſſance à cet égard, en les bornant eux-mêmes, pour les aſſujetir à l'autorité de la loi, à celle du Roi & au reſpect dû au peuple. Ces corps ſont de l'eſſence de la monarchie, & nous ne pouvons pas plus nous en paſſer que de bonnes loix: car nous ne pouvons pas avoir d'autre gouvernement, que le gouvernement monarchique.

Vous aurez grand ſoins dans l'élection de vos Officiers municipaux d'écarter tous ceux que l'intrigue ſeule y porte, & vous n'élevérez à l'honneur de votre confiance que ceux dont la réputation a toujours été ſans tâche. Les opérations de ces Officiers ſeront ſoumiſes à vôtre jugement à la fin de chaque geſtion, & vous aurez recours contr'eux dans un tribunal ſupérieur lorſqu'ils auront prévariqué: ſi tant eſt que votre blâme, & votre louange ne ſuffiſent pas pour les contenir toujours dans l'intention de faire le bien.

Je vous ai préſenté, mes chers compatriotes, ce que je crains pour vous, ſi vous perſiſtés dans les malheureux principes que les méchants vous ont inſinués. Je vous ai préſenté ce que j'eſpére, ſi votre raiſon reprend enfin au-deſſus ſon empire. Choiſiſſés. Mais choiſiſſés vîte: car je vous prédis que bientôt votre bonheur ſera impoſſible, & vos colonies perdues.

Le 25. *Avril* 1790.